

Reims Oreille

Été 2011 - N° 25



- *Ma Compil à moi*
◀ **Christian Camerlynck**

- *C'était presque aujourd'hui*
◀ **Les Troubadours**

- *Chantons à Sèmes*
◀ **Au Pays des Merveilles...**

- *Le Goût des Autres*
◀ **Alain, 52 ans**

- *Rencontre*
◀ **Pascal Boucher**

- *Chris Land Story*
◀ **Les racines d'Allain**

- *Paradis Blues*
◀ **Le clebs**

- *Du côté de chez...*
◀ **Gérard Morel**

- *Printemps chaud à RO*
◀ **Tremplin et fête de la chanson**

- *Retrouvailles*
◀ **Hervé Lapalud**

- *Les beaux débats*
◀ **Ça y est ! Ils arrivent...**

- *L'X, Y, Z de JFC*
◀ **Et une fistule pour le 14 !**

◀ **Et les promos de saison :**
**David Sire - Nicolas Bacchus - Pitiot/
Batlik - Evelynne Gallet - HK et les Sal-
timbanks - ZEP - Gérard Morel -**

Spécial Eté !

Pour démarrer l'été et finir la saison en beauté, Reims Oreille n'a pas peur des mots et propose vingt pages de lecture... et même pas un sudoku, une grille de mots-croisés, juste un jeu de plage sonore en plein milieu. Tant pis !

Bienvenue et merci à ceux qui ont bien voulu frapper sur leur clavier toutes ces phrases qui entrouvrent la porte de la chanson sur d'autres jardins.

Rendez-vous à l'automne pour vendanger d'autres beaux moments tout simples, mais beaux...

C.L.

◀ Sommaire :

- ◆ Liberté oblige p.2
- ◆ Ma Compil à moi : Christian Camerlynck p.3
- ◆ Presque aujourd'hui : Les Troubadours p.4
- ◆ Chantons à Sèmes : Au Pays des Merveilles p.5
- ◆ Les goûts des autres : Alain, 52 ans p.7
- ◆ Rencontre : Pascal Boucher p.9
- ◆ Chris Land Story : « Les racines d'Allain » p.12
- ◆ Paradis Blues : « le clebs » p.13
- ◆ Du côté de chez... Gérard Morel p.15
- ◆ Printemps chaud à R.O. p.16
- ◆ Retrouvailles : Hervé Lapalud p.17
- ◆ Les beaux débats : ça y est, ils arrivent ! p.19
- ◆ L'XYZ de J.F. Capitaine : Une fistule pour le 14 ! p.20

◀ Liberté oblige

Quelle qu'elle soit, une œuvre d'art n'a pour but finalement que de donner du plaisir, celui, dans l'ordre de l'esprit, de voir, entendre, toucher, goûter, sentir.

Est-ce à dire qu'un plaisir absent est le signe d'une œuvre ratée ?

Sans doute pas, pas toujours.

Nous sommes dans l'ordre biologique soumis à des déterminismes qui ne nous rendent pas libres de ne pas boire, ne pas manger, ne pas respirer... Nous pouvons ne pas aimer les betteraves mais il nous faudra avaler carottes ou pommes de terre. Il en va différemment dans l'ordre de l'esprit. Le mauvais poème n'incommode pas communément à la manière d'une mauvaise odeur. C'est heureux, il y aurait sinon un déterminisme contraire à la liberté. Nous sommes libres de vivre sans Mozart, plus exactement nous n'avons aucune obligation d'aimer Mozart ni aucun autre artiste d'aucune sorte.

A y regarder de plus près, ce n'est pas tout à fait vrai. Nous avons également besoin d'une nourriture disons spirituelle. De là la musique, la littérature, le théâtre, le cinéma... Nous en avons donc besoin mais nous pouvons nous en passer. Liberté oblige.

La liberté n'est donc pas une pulsion. On ne se jette pas mort de faim sur Mozart comme sur une potée auvergnate. C'est une liberté qui s'acquiert, s'éduque, se forge, l'accès aux œuvres se construit. Cela signifie qu'il y a non seulement plusieurs niveaux possibles dans les œuvres mais également plusieurs niveaux d'œuvre. L'inintelligibilité n'est en aucun cas une assurance de qualité mais la difficulté d'accès à une œuvre n'en constitue pas le signe inverse.

Qui peut en juger ?

Le temps est souvent le meilleur ouvrier. Il efface l'effet de mode et garde le bel indémodable autrement appelé les Classiques. Boileau a écrit son Art poétique aussi à l'encontre de certains auteurs - Chapelain, Quinault - qui avaient les faveurs de leur époque au détriment d'inconnus plus notoires, Molière, La Fontaine, Racine. La postérité a ratifié ses jugements.

La logique même d'un apprentissage est l'acquisition par transmission plus ou moins active d'un certain savoir.

De l'apprenant à l'érudit, il y a donc une gamme de savoir qui permet crescendo d'émettre un avis de plus en plus pointu. Mais "pointu" ne signifie pas qui "s'impose à tous". La liberté est aussi une liberté de goûts, d'une gamme dès lors probablement plus resserrée, en tout cas plus sélective. ■ Marc Servera

il chante les mots des autres, c'est dire que son choix sort des tripes et du cœur...

ANNE SYLVESTRE
APRÈS LE THÉÂTRE

Cette chanson est une des plus fortes métaphores sur la vie, la mort. Pour moi une phrase difficile à chanter: « En scène, le temps s'égrène au ralenti et l'heure petit à petit s'amène où le dernier mot retentit, où le rideau nous engloutit obscène ». Toute l'œuvre de la dame. Évidemment, évidemment. Si elle s'appelait Georges où Jacques ou Claude, elle serait programmée sur toutes les scènes nationales, mais elle s'appelle Anne. Quelle écriture, souvenons-nous : *Les dames de mon quartier, Une sorcière comme les autres.*

ARNO
LES YEUX DE MA MÈRE

Bouleversant d'impudeur pudique ! Rare qu'un Homme écrive ainsi sur sa mère sans tomber dans le banal « Maman, je t'aime » ! Et cet engagement total de l'artiste en scène !

THOMAS PITIOT
LA MAICRESSE D'ÉCOLE

Puisqu'il faut en choisir une chanson de mon neveu (Il nous appelle Tonton, nous, les vieux). J'aime « l'Africanitude » de Thomas. Son Afrique est dans le 93. Il prouve que le français se métisse très bien avec des musiques du monde.

LAURENT VIEL
VESOUL

Encore un interprète. Revisiter Brel, lui qui ne l'a pas connu. Bravo. C'est une chanson drôle, pas seulement un record de rapidité de diction à battre que d'aucuns pratiquent afin de montrer qu'ils ont du souffle. Thierry Garcia et Laurent l'ont compris. Et puis c'est aussi de mon point de vue faire la nique aux intégristes, aux ayatollahs de la « Bonne Chanson », ce qui n'est pas pour me déplaire.

PRESQU'OUI
LE REVENANT

Cet homme-là est la Tendresse même. Tout le dit, son phrasé, sa voix, son toucher de Guitare. Les plus belles chansons de deuil, d'amour. Depuis Jojo de Brel, je n'avais pas connu ça. Et l'humour tellement humain dans *Georges et Louis*.

ROMAIN DIDIER
PETIT MATIN

Sur une valse de Dvorak est une bien belle chanson de bonheur amoureux. Assez rare qu'on parle du bonheur en chanson, non ? Toute l'œuvre, parce qu'il y a une œuvre. La patte musicale de Romain, on la reconnaît. Le mélodiste est l'un des premiers défenseurs, souteneurs d'Allain Leprest, est aussi fabricant de petits bijoux, dont il est auteur et compositeur.

MICHÈLE BERNARD
NOIRE NOUNOU

Et là je pleure ! Pour les thèmes abordés, les musiques, les mots, l'intelligence.

LAURENT BERGER
ELLE T'ATTEND

Bel hommage à la femme. Laurent est un auteur et aussi un interprète. Quand aura-t-il réellement les moyens de montrer tous ses talents ?

VÉRONIQUE PESTEL
VANINA

Je me sens profondément féministe. Pourquoi ces femmes artistes ont-elles tant à se battre pour être reconnues ? J'ai assisté à des jurys et je peux vous dire que les mecs regardent souvent plus les mensurations de la demoiselle qu'ils n'écoutent les textes et les musiques. Mais ce n'est pas marqué dans le programme ou le bulletin de vote.

MADAME RAYMONDE
DANS LE SAC À MAIN DE LA PUTAIN
Chanson magnifique par un immense interprète. On parle des auteurs compositeurs et pas assez des interprètes. Phénomène bien français.

LES TROUBADOURS (1967-1981). Groupe de folk français mais gentil

*Laisse, laisse entrer la pluie,
Laisse entrer le vent,
L'air est plein de chansons neuves
Qui s'étalent comme un fleuve
Jusqu'aux sources du monde
Pour éveiller le monde*

C'est Christian Chevallier, qui, dans la lignée des Hugues Aufray et autres Peter Paul and Mary, a l'idée dans les années 60, de créer un groupe au répertoire folklorique.

Venu du jazz, Christian Chevallier est un musicien compositeur. A l'époque, il s'occupe d'arranger les trains qui sifflent et autres moulins de mon cœur ; il est alors considéré comme le meilleur arrangeur français et travaille avec les plus grands.

Franca Di Rienzo, italienne d'origine, petite suisse pour le **concours Eurovision de 1961**, c'est en France qu'elle rencontre son Chevallier.

C'est à ses côtés que le groupe va se former. De quatre à l'origine, il passe rapidement à trois, pensant à juste titre que pour former un trio c'est mieux. Pour faire un peu plus folk on les appelle JC, Don et Franca.

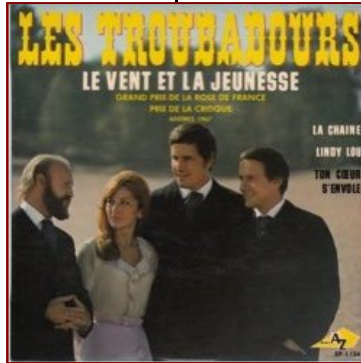
J.C., c'est Jean-Claude Briodin, un ancien des « Double six » et musicien de formation. Don, c'est Don Burke celui qui amène au groupe le côté song du folk. Et Franca, c'est Franca, belle femme et belle voix.

Leur premier succès sera un peu leur marque de fabrique : **Le vent et la jeunesse** (Rivat-Thomas-Chevallier) obtient le Grand Prix de la Rose d'or à Antibes, les passages en radio et l'accueil du public. On est en 1967.

*Il est fou le vent du printemps
Il est pareil à la jeunesse
Il court et n'a jamais le temps
Et jamais ne tient ses promesses*

Suivront en alternance, des chansons prises au répertoire international, dont une belle interprétation par Franca de **Fenesta che lucive** (histoire d'une fenêtre laissée allumée) chanson napolitaine de Bellini.

*Fenesta che lucive e mò non luci,
Sign' è ca Nenna mia stace ammalata.
S'affaccia la sorella e me lo dice...*



Des chansons du genre Graeme Allwright et d'autres originales souvent signées pour les musiques par Christian Chevallier.

*L'herbe est plus verte mon amour
De l'autre côté des collines
Prépare du café bien noir
Et met la bride à nos chevaux
L'herbe est plus verte*

Pendant une dizaine d'années le groupe sera très demandé par le cinéma : **Qui êtes-vous Polly Maggou ?**

*Polly, c'est pathétique,
Ton prince est sadique
Ta voisine cynique*

ou pour des spectacles comme « Les gens de la ville » : première partie du Palais des Sports de Jean Ferrat en 1972, conçue entre autre par Henri Gougaud.

C'est le moment que choisit Alan Stivell pour relancer vieilles à roue et bourrées. Fortement concurrencé, le groupe va s'éteindre doucement avant de se dissoudre définitivement au début des années 80, laissant derrière lui beaucoup de plaisirs ponctués de quelques regrets.



Domage que le folk présenté soit souvent un peu gentillet, **la femme du mineur** (Trad. G. Allwright) restant une exception.

*Je crois bien cher monsieur le propriétaire que
vous êtes sur la liste pour descendre en enfer*

Domage aussi que parfois, l'orchestration soit un peu trop pesante pour entourer des chansons à qui la simplicité aurait mieux sis.

Restent une belle tentative, agréable, quelques belles réalisations qui mériteraient sûrement une résurrection.

*Regardez autour de vous
Essayez d'être un peu fous
Formez la ronde, formez la ronde,
Que vos cœurs s'envolent sur l'arbre au lilas
Formez la ronde autour du monde
C'est un peu d'enfance qui vous reviendra*

■ Jean-François Capitaine

◀ Chantons à Sèmes : « Au pays des Merveilles de Juliet »

En sémantique, le sème est l'unité minimale de signification, non susceptible de réalisation indépendante (je vais vous causer de truc basique...), Sèmes est aussi une petite commune du sud-ouest de l'Indre et Loire où j'ai passé du temps enfant (... mais que j'aime).

Les années 70 étaient celles des jeunes trentenaires barbues, il faudra attendre 1979 et le superbe *Royaume de Siam* pour apercevoir Gérard Manset sans barbe. *Le Métèque*, de Moustaki bien introduit chez Edith Piaf, encore un barbu (Moustaki, pas Piaf) sort en 68. En 1972, le barbu Maxime le Forestier sortait son premier 33 tours, éponyme, avec plusieurs petites perles,

1973 va voir la sortie du disque d'un encore barbu, Yves Simon (ses premières productions chez Fontana, à partir de 1966, étaient passées plutôt inaperçues, elles étaient encore imberbes). Mais *Les Gauloises Bleues* et *Au Pays des Merveilles de Juliet* vont changer largement les choses.

Les bateaux du Metro, un joli petit picking pour démarrer le 33 tours (*pour les plus jeunes, c'est ce machin bizarre en vinyle qu'il fallait retourner sur la platine au bout de cinq ou six morceaux*), puis la descente de basse entraîne la batterie, juste la grosse caisse très en avant, qui va garder le rythme tout au long du morceau – toum – toutoum. Puis la voix fluide d'Yves Simon,

Depuis les balcons de la ville

On voit des grues se balancer...

Le ton du disque est donné, comme une poésie un peu mélancolique et imagée, et accompagnée de référence à la ville et aux Etats-Unis

Rue de la Huchette nous ramène dans cet univers urbain mélancolique, comme une vieille émission en noir et blanc, Y a des paumés, des voyageurs, un arpège de guitare, une flûte, quelques cordes, un synthé un peu pourri façon début 70, où trainent des rêves infinis.

Et le tub, **Au Pays des Merveilles de Juliet**, la rythmique assez rock sur une enceinte, puis les deux riffs un poil décalés sur les deux tranches. Les chœurs un peu foireux avec quinze tonnes de reverb, les références intellectuelles et cinémato-

Yves SIMON
AU PAYS DES MERVEILLES DE JULIET



graphiques, Ferdinand Godard, Hollywood, la nuit américaine, un univers se pose qui fait un peu penser à Djian.

Pour faire suite à toute cette énergie, un petit blues lent pour se reposer, **Sur Les Bords De La Moselle**, *Elle me faisait des quenelles, des patates au four*, juste un truc, la petite vie simple de tous les jours, qui repose après le cinoche et

la vie de famille (son père était effectivement cheminot basé à Vichy). Tout cela nous parle un peu d'un monde que l'on retrouve dans D. Rago. La pedal steel vient finir cette petite composition légère comme tout.

Le morceau sans doute le plus noir du disque, pour clôturer la première face, **Mass Media Song**. Une première note de piano qui envahit tout l'espace et dure... Une guitare électrique violente, dure, bourrée d'effet...

Le monde était en guerre

Sur les écrans bleus on voyait Molière.

Une voix tendue et presque chevrotante, desservie par une orchestration un peu trop appuyée et lourde, mais l'époque voulait ça, minimaliste sur les couplets et chargée comme un coureur cycliste pour la partie refrain. Par contre, une mention spéciale à Albert Stoop pour son bandonéon, il aère le morceau de sa seule présence.

– *Bon maintenant, faut se lever, aller retourner le disque, se rasseoir... Et puis merde, j'ai raté le début du morceau, bon je recommence, et j'essaie de viser le tout début du sillon.* –

Comme pour la première face, un petit arpège de guitare qui vient traîner sur la fin de la première mesure, la voix d'Yves Simon, un second arpège qui vient éclairer le premier, une petite note de basse qui souligne. **Les Gauloises Bleues**, sans doute la seconde plus connue quand le disque est sorti.

On fumait des Gauloises Bleues

Qu'on coupait souvent en deux

Et toujours les références à l'Amérique, à la ville, à la littérature, les fleurs du mal, Duke Ellington.

Parfois je voyais Verlaine.

L'indispensable protest song, **Les Promoteurs**,

Tous les arbres de Paris

Viennent de prendre un fusil,

Elle répond au poncif du genre. No comment.

Musicalement, sans doute avec *Mass Media Song*, la chanson la plus faible du disque, **Nous Partirons Nous Deux**. Je ne vais pas revenir sur l'arpège basique, les flûtes aériennes, les cordes lourdingues, les percus simplistes, les cuivres sans génie. *Nous partirons nous deux*, je suis assez d'accord, mais l'un sans l'autre.

Regarde-Moi, le morceau sans doute le plus hors-norme du disque, fresque lyrique déclamée d'un ton presque atone, une entrée toute simple de piano, mais rapidement desservie par une orchestration années 70. Cependant dès que le texte démarre, une pure merveille. Des paroles furieuses, belles, presque vengeresses :

Et puis la guerre que je fais à ma jalousie

Ce cancer de l'amour qui te bouffe la tendresse.

Mais là où Antoine Pol mis en musique par Brassens (j'allais écrire sublimé) était regret et espoir dans « Les Passantes », Yves Simon tourne jaloux et paranoïaque : *Et t'ose plus dire je t'aime à une fille que t'as rencontrée un soir à Saint Germain / Quand tu sais qu'elle aussi / Elle a peut-être des micros au bout des seins.*

Histoire d'époque peut-être. Bob Woodward et

Carl Bernstein venaient de parler, révéler les turpitudes de Nixon. Costa-Gavras avait réalisé « Z », ainsi que « L'Aveu », et s'apprêtait à sortir sur les toiles « Etat de Siège ».

Et puis comme sur l'autre face un petit morceau calme, **La Maison Blanche de Patricia**, une piano, des paroles d'amour toutes simples. Une orchestration légère avec un petit poil de pedal steel.

Un morceau presque dylanien pour finir, **Little Thomas Dupont**. Une intro de guitare en accord, un solo. Ca nous parle d'Amérique, le décor se pose : *Little Thomas Dupont est mort à l'angle de la Troisième Rue / Il n'était rien avant sa mort / Il n'est plus après non plus, / Un trou dans son pardessus.*

Mais loin de Dylan, Yves Simon nous livre juste un fait brut, sans dénonciation, sans pourquoi, sans comment, sans parce que ; c'est juste un avis de décès. On est loin de *The Lonesome Death of Hattie Carrol* ou de *Hurricane*.

Et en guise de conclusion, *Moi j'aime pas ça travailler*, dixit Plume Latraverse, je vous en causerai un jour peut-être.

■ Yves Tréfleuz

Yves Simon, *Au Pays des Merveilles de Juliet* (nommé aussi Vol. 1) RCA 440 761, 1973, 33 tours. Paroles et Musiques, Yves Simon.

◀ Promos de Saison...

David Sire

« Bidule & l'horizon »



De la finesse, de la légèreté, de l'humour de cycliste déjanté, une belle plume, une belle voix, une Olga magnifique...

Et rien que pour cette phrase : « *Les*

verres fumés, c'est pas fait pour les amoureux, les amoureux, ça regarde le soleil dans les yeux », ce clandestin, ce malandrin, un peu ours vaut le détour !

Nicolas Bacchus

« La Verve et la Joie »



La joie est belle, la verve, on ne sait pas...

Et l'ensemble est du meilleur effet. Des invités de première classe, des complices de bonne compagnie, des créa-

tions originales, des reprises de bon goût de Dimey à Vissotsky. Un album détonnant et décapant à mettre dans toutes les oreilles !

◀ On choisit pas les goûts de sa famille : « Alain, 52 ans »

Alain habite à deux roues de Reims. Entre deux entraînements de pompier volontaire, il enseigne l'économie à des élèves qui en retiennent surtout l'idée de s'économiser. Il aime sa famille, soigne ses amis et cultive son jardin.

Dans le monde actuel, il apprécie la rapidité de la communication. Le reste, beaucoup moins. Il y déteste ce personnel politique qui s'occupe de tout sauf de faire de la politique au sens propre du terme, car il y aurait un sens propre.

- *Parle-moi de l'univers musical de ton enfance orangeoise.*

- Chez nous, on était très réservés vis-à-vis des variétés. On entendait essentiellement du classique. Je me souviens surtout de ceux que j'écoutais seul : les **Valses de Vienne**, **Rigoletto** ou les **Chœurs de l'Armée Rouge**...

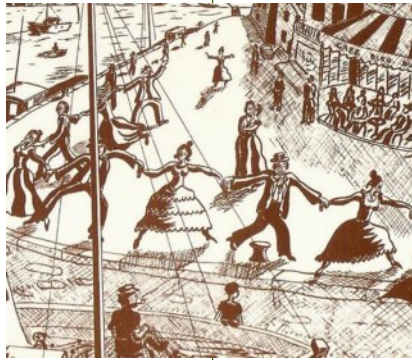
Je me souviens particulièrement d'un spectacle de marionnettes au festival d'Avignon qui m'avait fait découvrir **Le prince de bois** de **Bela Bartók**.

- *Et côté premières chansons ?*

- De l'école me revient **Le fermier dans son pré** (ohé, ohé, ohé). Sinon, un jour que je lisais un livre de la bibliothèque rose, j'ai entendu **Dutronc** qui chantait **Il est cinq heures, Paris s'éveille**. C'est un peu court.

En réalité je n'étais pas très chanson. Vers 10-11 ans, c'était plutôt les marionnettes et puis, vers 15 ans, j'ai fait partie d'un groupe folklorique, « Les enfants d'Arausio ». Arausio, c'est le nom latin de la ville d'Orange. J'avais déjà un attrait pour tout ce qui se montre sur scène ou dans la rue, folklore, théâtre, spectacles de rue. Dans la région, c'est le groupe provençal **Mount Joia** (récompensé en 1977 par l'Académie Charles Cros) qui menait la farandole.

Avec le nôtre, on s'est beaucoup baladé et emmené nos giges, mazurkas et autres gavottes un peu partout. J'ai conservé l'attrait de ce genre de spectacles. Je suis tou-



jours très curieux de la diversité des expressions culturelles.

- *Et en dehors des scottishs ?*

- J'ai découvert Stravinsky en tombant amoureux de ma prof de musique... Par voie de conséquence, France Musique a été pour moi le principal vecteur de découverte de la musique - donc - classique, ce

qui m'a placé très vite en dehors des courants écoutés par mes copains.

Quand je faisais mes devoirs le jeudi, j'écoutais les radios de musiques orientales que le vieux poste familial parvenait à intercepter sur les ondes courtes. J'écoutais cette musique que je trouvais envoûtante, mais qui repartait aussi lentement que le poste arrivait à la capter. Ça rendait l'écoute difficile. J'avais alors toutes les difficultés du monde pour trouver ces musiques chez le disquaire du coin. Je me rappelle la tête du mien, le jour où je lui ai commandé le disque de **Idir** avec **A vava inou va** que je venais de découvrir. Il y avait aussi **Djamel Allam** et **DJurdjura**, c'était en 1975 environ. Mes copains n'écoutaient pas ça ! Reste que, s'il fallait trouver un exemple de chanson idéale, pour moi ce serait sûrement **A vava inou va**.

**Txilek elli yi n taburt a Vava Inouva
Ccencen tizebgatin-im a yelli Ghriba
Je t'en prie père Inouba ouvre-moi la porte
O fille Ghriba fais tinter tes bracelets**

- *Qu'est-ce que tu aimes dans la chanson française :*

- Je crois que j'aime les textes d'auteur et des musiques agréables à entendre, mais je suis totalement ignorant sur ce qui se fait dans le moment. J'ai découvert avec retard des gens comme **Juliette**, **Vincent Delerm**, **Brel**, **Brassens**, **Moustaki**, **Reggiani** aussi, **Piaf**, les indémodables... En général, ce sont les proches, les amis, collègues de travail ou parents qui me font connaître les artistes.



**Et c'est en sortant vers minuit, Monsieur le Commissaire,
Que tous les soirs, de chez la Montalant
De jeunes peigne-culs nous montrent leur derrière**

- *Y a-t-il une chanson, un auteur qui t'ait marqué plus que d'autres.*

- **Brel**, chez qui la chanson va avec l'expression, il chante avec son corps...

- *Quels spectacles t'ont le plus frappé ?*

- Principalement les spectacles folkloriques, et dernièrement **Les naufragés du fol espoir** de **Mnouchkine**

- *Quelle est ta (ou tes) chansons préférée(s) aujourd'hui ?*

- **L'Estaca** de **Luis Llach**, chanson de langue catalane, qui était devenue le symbole de la résistance au Franquisme.

Et si un triste sort m'arrête et que je tombe

Portez tous mes chants

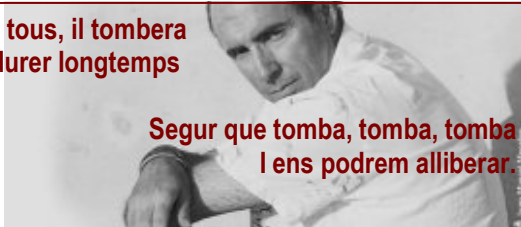
Et un bouquet de fleurs vermeilles

A celle que j'ai tant aimée

Si nous gagnons le combat

Si guanyem el combat (Avril 74)

**Si nous tirons tous, il tombera
Cela ne peut durer longtemps**



**Segur que tomba, tomba, tomba
I ens podrem alliberar.**

- *Est-ce que tu penses qu'une chanson peut changer des choses ?*

- Oui, comme **Grandola vila morena** de **José Afonso**. La chanson raconte la fraternité des habitants

de Grandola une ville du sud du Portugal. Interdite sous Salazar, c'est cette chanson que les Portugais ont entendue à la radio, le matin du 25 avril 1974, donnant ainsi le signal de la révolution des œillets.

- *Quels sont aujourd'hui les chanteurs que tu n'aimes pas :*

- J'écoute finalement très peu de chansons sans une recommandation précise. Aussi, je ne connais pas ce qui est écouté aujourd'hui.

Ce qui est sûr, c'est que la famille a limité mon temps personnel d'écoute qui était plus important quand j'étais étudiant. Et, de plus, le passage au CD m'a conduit à ne plus écouter les vinyles, or je n'ai pas racheté les titres vinyles en forme CD : ce qui a contribué à restreindre encore mon temps d'écoute...



■ Copain Duraton

◀ Promos de Saison...

Pitiot / Batlik « La place de l'autre »



Une belle rencontre entre deux artistes cousins, le bavaard et le taciturne, le griot et l'ours, des guitares et des voix qui se mixionnent, qui unissent leurs différences, deux complices à l'affût d'un bon coup, chacun accordant à l'autre sa place de choix.

Une dizaine de créations et une reprise belle comme une création. Un album qui se découvre à chaque écoute !

Evelyne Gallet « It's my life »



Attention, ça déménage, la dame dérange, elle en use, sans en abuser.

Elle a su emprunter chez Font ce qu'il fallait pour en faire du Gallet, sans singer, ni rejeter !

Bravo... elle a bien choisi. Dans ses chansons elle a mis quelques gouttes de gros Dimey qui tâche, c'est de la chanson de liberté, de la provoc' de bon aloi, du politiquement incorrect qui fait tant de bien. Et, en plus, c'est live.

◀ Rencontre : « Pascal Boucher »

Reims Oreille : Bonjour Pascal, deux questions évidentes : pourquoi filmes-tu et pourquoi as-tu réalisé "Ni Dieu, ni Chaussettes", ce film sur Bernard Gainier dont le héros est un paysan qui aime les poètes des mauvais chemins ?

Pascal Boucher : Il y a longtemps que je filme, c'est mon métier, mais je n'avais pas réalisé encore un long-métrage. Un film qui sortirait en salle, même si, quand j'ai commencé à filmer, je ne savais pas s'il y aurait un film à l'arrivée. Il m'a fallu plus de trois ans pour tirer le portrait de Bernard, « domestiquer cet animal sauvage ».

Le sujet était de saisir le quotidien d'une paysannerie en voie de disparition, garder une trace de cette langue aujourd'hui disparue et faire découvrir la poésie de Gaston Couté qui a beaucoup écrit sur la condition paysanne de son temps.

Et puis ça n'est pas très commun un paysan de cette génération (75 ans cette année), anar, qui monte sur scène et sort un CD !



R.O. : Comment as-tu écrit ce film ?

P.B. : Avant de sortir la caméra, j'ai d'abord écouté beaucoup Bernard, c.-à-d. passé pas mal d'heures au Bureau (sa cave !), fait le tri dans tout ce qu'il me racontait (il parle beaucoup) et construit une histoire. Plutôt une dramaturgie où l'on découvrirait d'abord un type un peu marginal (les pénuffles !) mais qui dit de la poésie, qui monte sur scène, qui enregistre un CD, qui finalement apparaît comme quelqu'un de cultivé et, même si c'est souvent une tête de cochon, se dévoile comme humainement bien selon les dires des spectateurs !

R.O. : Sais-tu pourquoi il a accepté ?

P.B. : Au départ, c'est pour parler de Couté, Bernard est un passeur et il aime faire entendre ce patois beauceron que la poésie de Couté lui permet de faire revivre. Mais les premières images que j'ai réalisées, ce fut à l'occasion des vendanges. Il est très fier de sa vigne, alors qu'il n'y en a quasiment plus de ce côté-ci de la Loire et ça lui tenait à cœur qu'il reste un témoignage de ce travail.



R.O. : Les scènes sont "jouées" ou pas ? Est-il bon acteur ?

P.B. : Raconter une histoire tout en recherchant le naturel, donner l'impression qu'il n'y a pas de caméra, ça suppose souvent une mise en scène : l'entrée dans une pièce à mon signal, la recommencer parce qu'il a regardé l'objectif ou parce j'ai merdé à la caméra... mais d'une manière générale il n'y a pas à proprement parler de scènes jouées, dans le sens où elles seraient écrites à l'avance et jouées ensuite. Quand ce fut le cas, par exemple

quand je voulais qu'il dise dans une phrase « Villon, Couté, Brassens » pour situer le poète pour ceux qui ne le connaissent pas, il n'a pas vraiment réussi ! S'il n'est pas bon à la première prise, après c'est trop tard, Bernard n'est pas comédien si ce n'est dans son propre rôle.

R.O. : Qu'est-ce qui t'a séduit chez lui ?

P.B. : Le bonhomme ! Comme il aime bien raconter des histoires, je me suis rapidement dit que ce serait un bon client devant une caméra. Toute la difficulté était d'être patient !

R.O. : Comment est né et vit ce film matériellement et financièrement ?

P.B. : Financièrement, il n'y a eu aucune aide au départ. Elles sont arrivées une fois le film terminé. Principalement l'Avance sur Recettes après réalisation donnée par le CNC (Centre National du Cinéma) à 20 films sur les 250 produits en France, une belle reconnaissance du travail et qui nous a permis de faire des copies film 35 mm. Le film a ainsi pu faire une carrière en salle. Du coup le Conseil Général du Loiret n'a pas voulu être en reste et nous a aidés un peu. Mais, au total, malgré plus de 10 000 spectateurs en salle (ce qui est bien pour un petit film) le travail effectué (tournage + montage) a tout juste été payé.



R.O. : Est-ce que ce film a changé la vie du Bernard ?

P.B. : Lui te dira que non, mais en fait il est bien content que des spectateurs lui rendent visite ! Il a maintenant une reconnaissance à laquelle il ne s'attendait pas, sa vie a pris un sens qu'il ne soupçonnait pas en incarnant une mémoire et une humanité qui deviennent rares.

Il a usé son corps au travail et se sent diminué physiquement, du coup le moral en prend un coup, la déprime guette. Alors des compliments pour ce qu'il est, ça remonte le moral !

R.O. : Quelle scène regrettes-tu de n'avoir pas tournée ?

P.B. : Au fond de l'une de ses granges, il y a un vieux tracteur d'avant-guerre avec des roues en fer et j'aurais bien aimé qu'il le fasse redémarrer pour le filmer roulant dans les rues de Meung. Mais il l'avait prêté à un gars qui a cassé une pièce, du coup il ne marche plus. Toujours trop bon, le Bernard !

R.O. : Comment as-tu vécu, subi et filmé son côté provocateur ?

P.B. : Il m'a envoyé chier souvent ! Ce n'est pas évident d'être filmé, d'un côté je le comprends, mais d'une manière générale il s'est prêté au jeu. Là où il est malin, c'est que parfois, plutôt que de me dire qu'il ne voulait pas être filmé, il me racontait des histoires sans fin qui en appelaient de nouvelles, si bien que le temps passait et, quand je voulais commencer à filmer, il était trop tard, il n'y avait plus de lumière, je n'avais plus qu'à plier les gaules ! J'ai mis du temps avant de me rendre compte qu'il me menait en bateau quand il n'avait pas envie d'être filmé.

R.O. : Est-ce que tu penses que Bernard est marqué par l'oeuvre de Couté ou que, même sans Couté, il aurait vécu cette vie avec ces idées ?

P.B. : Difficile de dire quelle aurait été sa vie, si Couté était né dans une autre ville. Ce qu'il dit, c'est que seule compte l'oeuvre et non l'artiste, il ne fait pas d'idolâtrie du

poète comme certains « coutéphiles ». Mais il aime faire entendre cette langue et se servir de certains textes balancés au bon moment pour dire ce qu'il pense.

Il est très bon pour sortir le bon texte au bon moment, comme *Le discours du traîneux* le jour de l'inauguration du Musée Couté. C'est Couté qui est au service de Bernard. On m'a même demandé si ce n'est pas lui qui les avait écrits, tellement ils correspondent au bonhomme !

Ce qui est sûr c'est que sans l'œuvre de Couté il n'y aurait eu ni le CD « Paroles de Bureau », ni de film !

R.O. : Pour faire une soirée autour de ce film, quel est le prix, quelles sont les démarches et qu'est-ce qu'il faut comme matériel ?

P.B. : Maintenant que le DVD est sorti, il est facile d'organiser une projection pour ceux qui ont un écran et un vidéoprojecteur. Normalement, ce sont des collectifs, des associa-

tions qui organisent une projection en association avec un cinéma du coin (Location 150 euros). Tous les renseignements pour la location du film sont sur le site du film.



R.O. : "Bernard 2, le retour", c'est pour quand ? Quels sont tes projets ?

P.B. : Ca m'étonnerait qu'il y ait un « Bernard II, le retour ». J'ai un peu tout dit et je crois qu'il m'enverrait chier pour de bon ! Mais je reste en Beauce pour mon prochain projet, un docu-fiction, qui traite en outre de l'américanisation de la France. J'ai filmé une culture qui disparaît, comment une autre la remplace, le phénomène country a pris un essor incroyable en France.

R.O. : Faire un film autour du pésan qu'a mal tourné, c'était aussi un prétexte à filmer ce coin-là et en faire de belles images ?

P.B. : J'ai grandi à une dizaine de kilomètres de chez Bernard. Donc la Loire, la Beauce sont des paysages familiers que j'avais envie de filmer depuis longtemps. Bernard m'en a donné l'occasion. Je trouvais important de montrer le milieu dans lequel il vit, cette terre du Val de Loire. Ce qui est un peu frustrant - et Couté a dû ressentir un peu la même chose -, c'est que cette région Centre n'a guère d'identité. Les paysages (rarement filmés), le patois, n'intéressent pas les institutions culturelles. Je pensais au départ faire un film régionaliste, mais le film a connu une meilleure carrière ailleurs en France plutôt que là où il a été tourné.

R.O. : Les Mutins de Pangée est une coopérative audiovisuelle, ça marche comment ?

P.B. : On est une SCOP (Société Coopérative de Production) et on essaye de faire des films libres, ce qui veut dire sans le soutien des télévisions, donc principalement des films pour le cinéma et l'édition de DVD.

Nous sommes des professionnels de l'artisanat ou des amateurs professionnels. Et ce qui importe, c'est de travailler dans la liberté, loin des formatages imposés par le monde médiatique !

◀ Chris Land Story : « Les racines d'Allain Leprest ? »

Il y a des personnages qui ont une origine ou des racines un peu floues si l'on se réfère à leurs chansons. Allain Leprest est de ceux là. Le bon exemple !

Tiens ! **Il pleut sur la mer**, « *Des nuages indiens vident leur carquois / C'est l'été Comanche sur la Manche* », **Le passous Cotentin**, droit sortis de Barneville, Carteret, les villages d'où la Mère Denis des publicités *Vedette* était originaire, selon ses dires, pourraient laisser penser qu'il est de ce coin de cette presqu'île, presque elle. Va savoir... Une autre piste : **Y'a rien qui s'passe** : « *Omaha beach ou Saint Malo / La mer vient repart et revient / Elle s'échine à faire son boulot / Que pourtant ça la mène à rien...* » et aussi **On était pas riches**: « *Partir en week-end à deux sur la mob'...* », ça sent la mer...

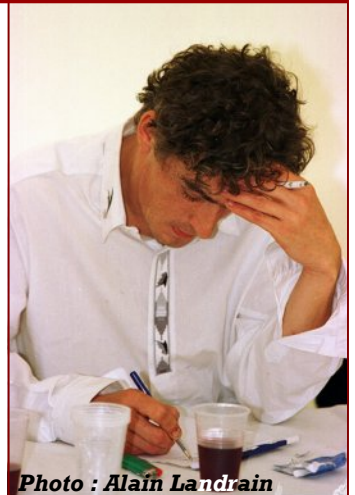


Photo : Alain Landrain

Ou encore **Martinville** ou **Mont Saint Aignan** près de Rrrrrouen, « *cent clochers pour lécher le cul du Saint Esprit...* » ou **Bilou** « *Le temps se fait la paire en accrochant les restes au clocher d' Saint-Maclou* », « *Regarde la pluie s' barrer au cul du car ferry...* », nous laissent à penser qu'il est d' ce coin. Possible.

Et « *Dans la Touraine, près de Loche / Entre l'eau et les peupliers / il allait limer ses galoches / Sur la route des écoliers* ». **Pierre Sémard**. C'est donc de là qu'il viendrait ? Pas certain.

Autre piste : **T'as mal où camarade...** ? chantée par Francesca Solleville: « *Mouillée la banderolle / Le vent métro d'Ivry / Disperse tes paroles...* », et aussi dans une des rares chansons qu'il a enregistrée mais pas écrite (*) **Le Petit Ivry** peut laisser penser qu'il est du coin. Ce coin qui fait écrire à Loïc Lantoine dans **Ivry dire** : « *... Je m'en vais à Ivry où les amours sont bonnes / Pour parler météo au café d' la Mairie / Ici Casanova ne drague pas au bistrot (...)* à l'ombre de ses tours des géants font les cons ». Ce lieu inspire également Jean-Luc Schwartz, qui écrit en parlant d'Allain Leprest « *J'entends une voix qu'a deux ailes / Dans un nuage de tabac* » et « *Toi, c'est ton Ivry-sur-Seine / Moi, c'est ma Jérusalem à moi* »... Pas certain des paroles exactes, mais c'est le sens...

Et aussi une chanson peu, très, très, très peu connue : **Ivry sur mer** dont la musique est signée Gilles Langoureau, qui raconte que « *On f'ra v'nir la mer un matin Ivryen / On déplace bien les moulins Ivryens...* ». Alors, il est d'ici ? Hmmm !!! Un autre bout de piste ? « *Le monde se noyait place de la Courneuve / L'espoir faisait la fête il fallait bien qu'il pleuve...* »

J'ai encore dans les oreilles le souvenir de sonnettes résonnant bien après le milieu de la nuit, pour échanger durant des heures des idées à propos de tout et de rien (surtout de tout), des racines, de la « culture populaire », de l'angoisse de la page blanche et du sentiment d'avoir à la noircir au mieux avec comme outils, lui des phrases pleines de mots vagabonds et moi des crayons et pinceaux, des outils qui quelquefois colorisaient nos incertitudes...

Alors, brouille t-il les pistes sciemment ? Pas sûr...
« *Naufragé de naissance / Sur l'île de malenfance / Dont nul n'est revenu.* »

Est-il d'ici ou bien de là ? D'au-delà ? D'ailleurs ? Ou alors, peut-être que tous ces coins lui appartiennent. Peut-être aussi que les poètes n'ont pas de coin, juste quelques bulles ou des arcs de cercles... mais avec les flèches acérées qui vont avec.

■ Christian Landrain

(*) Paroles Emmanuel Lods

◀ Paradis Blues : « le clebs »

Je n'y vois plus grand-chose et pourtant, il va se faire écraser ce vieux clebs au milieu de la route. Y a 5 maisons en bois jusqu'au croisement et à part les poteaux électriques y a même pas un corbeau qui veuille se poser dessus.

« J'te jure mec, ce maudit camion y va pas s'arrêter ! »

Le problème c'est que j'peux plus marcher. Ça a la peau dure un black dans ce bourg perdu près de Clarksdale.

« Ouais j'suis vraiment entre le Mississippi et la rivière Yazoo. Tu sais quoi ! j'ai pas loin de 95 ans, ouais mec, j'te le dis. »

Quand j'étais même j'ai bossé à Greenwood dans les cotonneries, putain les branlées qu'on prenait, tout ça pour quelques dollars, quand on ne te retirait pas la bouffe.

***No food on my table
and no shoes to go on my feet
My sugar cries for mercy
I got a place to call their have***

*Pas de nourriture sur ma table
et pas de chaussure à mettre à mes pieds
Ma nana demande pitié
Pas d'endroit où je puisse être chez moi*

No shoes (John Lee Hooker)

C'est là que j'ai commencé à chanter, y avait tout un langage, on se moquait des patrons ou on se donnait du courage, le rythme quoi... Et pis un jour je me suis fait tellement cabosser - j'avais l'Klux contre moi, parc'que j'avais une méchante cote avec la fille d'un fermier -, j'me suis barré, j'ai fait comme Robert Johnson, j'me suis planté au milieu d'un « crossroad » et j'ai attendu que le diable me fasse signe. J'avais rien à perdre, mec. Ben... Ça a marché, y m'a donné l'harmonica.

« J'sais pas t'dire, mais c'est comme une voix, quoi. »

J'ai pris le « last train » et, dans le nord, j'ai fait tous les « Honky Tonk », plus ou moins des boxons où les nanas puaien la bière... C'était cool, et là j'ai rencontré Lonnie Johnson, Bettie Smith et plus tard Howlin' Wolf, Muddy Waters. Howlin' quand il était bourré y cassait la gueule aux autres musiciens.

« Ouais y cognait dur, le salaud ! »

***Now when I was a young boy
At the age of five
My mother said I' gonna be
The greatest thing alive
But now I'm a man
Way past twenty one***

*Quand j'étais un jeune garçon
A l'âge de cinq ans
Ma mère me dit que j'allais être
La plus grande chose vivante
Mais maintenant je suis un homme
De vingt ans passés*

Mannish Boy (Willie Dixon)

... « Putain ! Clebs tire-toi ! »

Avec le Chicago Blues... Alors ça ! J'en ai vu des pays.

« Ben j'vais te dire ! A part les capitales, sont coincés là bas. »

Les nanas par contre c'était cool...

Mon fils y m'emmène tous les dimanches à la messe.

« Ouais ! Les nanas sont belles à la messe ! »

Pis après y'm' pose au bord du Mississippi, y'm' laisse seul car y sait que je pleure, sur ma femme, moi, les souvenirs, la musique, alors j'sors mon harmonica et c'est lui qui pleure. C'est ça le Mississippi, c'est beau, tellement beau, ça charrie de la merde aussi. Y parait que l'eau salée c'est comme une béné-



diction, qui m'ont dit à l'église. Il a quand même bouffé 150 000 personnes en 27. Ben y va à la mer de toute façon.

« Ouais c'est souvent comme ça quoi. »

Dans ma rue y a trois caddies qui se battent depuis 15 jours.

« Tu parles d'une compagnie ! »

Humm, Lord !

« Et putain ! Mec ! J'te jure, j'ai toujours des yeux d'enfant, j'suis toujours émerveillé par le fleuve qui coule, j'ai pas d'tune, j'ai tout claqué, mais c'était chouette, et la scène, mec, j'ai jamais su m'exprimer... j'avais l'cœur qui battait à rompre, les yeux qui brillaient comme une nana amoureuse, et l'ambiance, les cris ça m'rendait fou, tu peux pas savoir, y avait de la douleur dans notre joie. Tu piges ? »

« Ben l'clebs, c'est pas moi qui vais te ramasser, c'est pas que je veux pas, mais j'ai p'us d'canne, quoi... »

*Bonnes gens, si vous m'entendez fredonner cet air nuit et jour,
c'est que je suis un pauvre gars qui a des ennuis
et qui essaie de chasser le blues.*

■ Philippe Dralet

◀ Promos de Saison...

HK et les Saltimbanks

« Citoyen du monde »

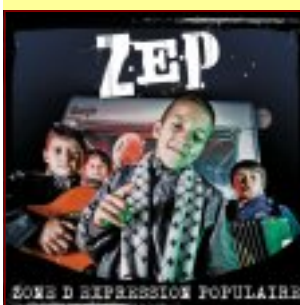


C'est de la chanson de manif, c'est de la chanson qui gueule, entre accordéon, swing, rap et raï, ça lève le bras autant que ça remue du popotin ! « Toi le voyageur, toi l'étranger,

assieds-toi parmi nous, viens manger » Des paroles rares aujourd'hui, mais un peu d'humanité, ça fait du bien ! Et surtout « on lâche rien » !

ZEP

« Zone d'Expression Populaire »

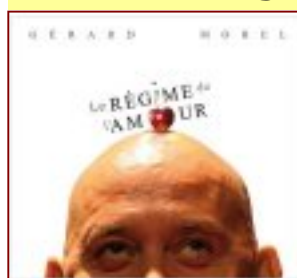


Les frangins des précédents, issus aussi du MAP (Ministère des Affaires Populaires) et dans un registre proche, plus direct même, plus désespéré aussi, plus

militant, émouvant parfois, mais la musique est festive et les refrains invitent à la danse... et La Fontaine en personne s'invite à la fête pour partager un morceau de fromage !

Gérard Morel

« Le Régime de l'Amour »



Un nouveau Morel, c'est toujours bon pour le moral, et celui-là est double size. Une tranche studio mariné dans la tendresse, avec une pointe d'amour, deux

ou trois pincées d'humour, agrémenté d'un zeste de Riffard et servi avec un Brassens sauce milanaise.

L'autre tranche en public, avec le Duette qui l'accompagne : Marie-Claire Dupuy, qui jongle avec ses ustensiles de cuisine et mijote ses mets délicats, et Alain Territo, qui se gratouille les jambons et s'écartèle le bandonéon diabolique, apportent aux recettes du chef Morel un petit goût de reviens-y !

◀ Du côté de chez... Gérard Morel

1. *Qu'est-ce qui te fait chanter ?*

Les regards bienveillants de quelques curieux qui me donnent l'impression – ou me laissent croire – que mes petites chansons les réconfortent.

2. *Qu'est-ce qui te fait écrire ?*

La conviction sourde que la futilité est un bon moyen de clamer, puis calmer sa colère. Sans doute aussi une forme d'addiction au jeu...

3. *Qu'est-ce qui te pousse à monter sur scène ?*

Le désir de partager avec quelques congénères des moments de chaleur, de sourire, de tendresse, de déconne – peut-être de bonheur ! – en espérant que ça leur donnera l'envie et le courage de changer le monde.

4. *Y a-t-il une chanson de toi que tu préfères à toutes les autres ?*

Aucune.

5. *Y en a-t-il une que tu regrettes ?*

Non.

6. *Sur quelle chanson travailles-tu en ce moment ?*

Plusieurs, dont la plupart ne verront jamais le jour.

7. *Quelle chanson n'as-tu pas encore réussi à écrire ?*

Plein ! trop...

8. *Quel est ton mot favori ?*

Ça dépend des jours. Mais la plupart du temps, je crois que c'est « fidélité ».

9. *Quelle mélodie aurais-tu aimé composer ?*

Tant ! « Yesterday », « La javanaise », « J'aime les filles »,...

10. *As-tu un « modèle » et qui est-il ?*

Non. Ou plutôt si : mon père peut-être, sans doute...

Toutefois, je crois que nul écrivain des chansons en langue française aujourd'hui ne peut prétendre être sorti indemne de Brassens.

11. *Qu'est-ce que tu aurais aimé être ?*

Le soutien-gorge de Maryline.

12. *Quand as-tu décidé de franchir le pas et la rampe ?*

Ca dépend de quel pas et de quelle rampe tu parles. La rampe de la scène : tout petit déjà !

Le pas de la chanson : plus vieux déjà...

13. *Préfères-tu le disque ou la scène ?*

La scène ! et de loin...

14. *Quelle est la plus grande salle où tu as chanté ?*

En dehors de quelques gros concerts en plein air, ce doit être le Casino de Paris pour un concert « chez Leprest ».

Mais tu sais les grandes salles... pour paraphraser Joyet, le plus important, ce n'est pas la taille, ni l'hygiène...

15. *Es-tu plutôt texte ou musique ?*

Je suis plutôt chanson. J'aime bien chercher l'endroit où le texte fait de la musique et celui où la musique raconte des petites histoires.

Mais je passe beaucoup plus de temps sur le

texte, car c'est une activité solitaire de bout en bout ; en musique, j'ai plutôt l'impression d'amorcer un travail qui se poursuit avec d'autres.

16. *Qu'est-ce qui te rend heureux ?*

D'être plusieurs, pour travailler ensemble ou autour d'une table... D'être seul aussi parfois. Et quelques autres trucs qui ne te regardent pas !...

Et puis aussi le foie gras mi-cuit au sel, un Cornas d'une dizaine d'années, le carpaccio de saumon... et quelques autres trucs qui me restent à découvrir !...

17. *Qu'est-ce qui te rend triste ?*

De constater qu'il me reste trop de choses à découvrir ! Et tant à faire...

18. *Quel est ton souhait le plus cher ?*

Que la connerie humaine se fatigue enfin et marque un peu le pas...

19. *Quelle est ta plus grande crainte ?*

Que mon souhait le plus cher ne se réalise pas.

20. *Quel est ton rêve fou ?*

Que mon souhait le plus cher se réalise !



« J'aime bien chercher l'endroit où le texte fait de la musique et celui où la musique raconte des petites histoires »

◀ Chaud, chaud, le printemps a été chaud... à Reims Oreille !

Vendredi 25 mars 20 heures

Reims Oreille et le Flambeau recevaient **Frédéric Bobin**, encore jeune artiste au « talent confirmé », comme on dit, qui fut aussi le Président du Tremplin Chanson 2011.

Avec ses belles chansons, ses belles mélodies, ses belles paroles, ses guitares éclectiques et électriques, Frédéric Bobin, ce jeune homme élevé à la chanson française tendance Velvet Underground, embarqua le public tout en douceur dans son univers parfois rude, par des chemins détournés qui vont de la Géorgie en Ukraine, via le Creusot et Singapour. Des textes écrits par son grand frère Philippe, sur lesquels il pose ses mélodies magiques et qu'il interprète avec une rare justesse de ton et un immense respect pour l'auteur !



Vendredi 27 mai 20 heures

Reims Oreille et le Ludoval, pour cette **Fête de la Chanson 2011**... et l'ami Phil pour nous narrer la soirée :



« Une première partie de très haut niveau : **Govrache**. Des chansons avec de vrais textes de chansons, on saisit tout de suite le propos. Super d'avoir l'impression de ne pas être largué en route ! Non ? Mais pour autant c'est pas simpliste non plus, tout juste bien écrit avec ce savant dosage de vérité, de gravité et d'humour qui font qu'on passe de phrase ne phrase, de vers en vers, sans jamais risquer l'indigestion. Et ces musiciens qui l'entourent ! Ce qui est bien chez eux, c'est justement qu'ils l'entourent, de leurs notes, de leur présence et de leurs sourires, et des musiciens qui se fendent la poire, c'est génial... Merci les gars !

Pour être franc, on se disait que derrière il allait falloir assurer avec ce qu'avaient envoyé les jeunots ! Ben dites ! Pour une avinée, c'en fut une et une belle... **Batlik et Thomas Pitiot**, tout repose sur le contraste et la complémentarité des deux artistes. Le premier, on le connaissait un peu par ses albums, le deuxième, on l'avait bien vu en concert il y a quelque temps. On s'attendait à du tout bon. Et là où Batlik assure une rythmique de plomb et envoie aux quatre coins de la salle des bulles harmoniques qui vous éclatent coquinement à l'entrée des tympans, le gars Thomas, lui, en remet une couche avec des traits de guitare qui viennent en suspension vous titiller le pavillon encore tout ouvert des jeux de notes de son compère. Quand Batlik ouvre le chemin à grandes découpes de sa belle voix éraillée, Thomas y engouffre illico la légèreté du cristal de son chant. Et alors côté occupation de l'espace, alors là ! Le Thomas, il en connaît un rayon. On ne sait plus exactement combien de fois le Batlik a changé d'accordage, quasiment entre chaque titre. Ouais et pourquoi ça ? Du cinoche ? Ben non, tout ça, c'est une façon de prérégler les notes sur la guitare, du coup ça donne des sonorités que seul un individu muni de plusieurs doigts de longueur différente pourrait réaliser sur une guitare accordée normalement. Hé bien, pendant les séances d'accordage, Thomas tressait des nattes de contes et de paraboles plus griottes les unes que les autres, et sans jamais se répéter... Le jeu des deux guitares est un régal pour les oreilles, c'est folk un brin, rock juste comme on aime, avec un zeste de mandingue de temps en temps. Les voix, les grattes, les textes, les interventions de l'un ou de l'autre, tout tombait à point, tout passait sans accroc. Vous savez, ce niveau de maîtrise et de travail qui pourrait faire confondre aisance et facilité.



Et puis comme si ce n'était pas assez riche, comme si on avait voulu finir la saison en feu d'artifice, il y eut l'Auberge Espagnole et la Scène Ouverte. Grosse performance de **Yannick Delaunay**, d'abord. Parce que chanter pendant que les spectateurs sont occupés à faire le siège du buffet et remplir leurs estomacs, ben c'est pas évident. Ensuite accrocher l'attention du public qui sort de deux heures de concert, c'est encore moins simple, mais en plus s'aligner illico sur les tonalités et petits travers des candidats chanteurs, c'est parfois un vrai challenge. Alors bravo et merci à l'ami Yannick pour sa générosité... »



◀ Retrouvailles : « Hervé Lapalud »

Reims Oreille : Bonjour Hervé, tu avais été notre premier et courageux invité Reims Oreille en novembre 2005 ! Quoi de neuf depuis ?

Hervé Lapalud : J'ai continué ma route sur les chemins de traverse du Slow-Business, comme dit Pierre Barouh. J'ai beaucoup promené mon spectacle « Invendable » aux quatre coins de la sphère. Bref, j'ai fait des progrès en géographie. Maintenant, je peux placer Pennautier, Tadoussac ou Tannarive sur l'atlas (mais ça compte pas au scrabble).

R.O : Tu crées un nouveau spectacle, ça signifie une remise à plat de tout ?

H.L : Après une longue période en solo, j'avais le sentiment d'être allé au bout de cet-



Jonathan Mathis & Hervé Lapalud

te aventure. J'avais envie de retrouver le frisson de l'échange sur scène, de l'étincelle dans le regard à la fin du morceau. Envie de sortir du face à face avec le public, pour un triangle.

Je me suis donc trouvé un frangin de scène, Jonathan Mathis, mon nouvel alter-dingo qui joue de la basse électrique, de l'harmonica, du ukulélé, de l'accordéon, de la saxinette, du garrahand... et puis de l'orgue de barbarie !

Il a bu de la chanson au biberon, mais depuis il s'est mis au whisky-beaujolais.

R.O : Tu prépares un nouvel album, c'est quoi, comment, avec qui et pour quand ?

H.L : On vient de terminer le mixage de cet album que l'on a commencé en février 2010 à Madagascar. J'ai profité d'une tournée des Alliances Françaises pour emmener dans ma valise, Serge Fo-

lie, qui avait déjà réalisé « Invendable ». On est parti avec un ordi, une carte son et deux micros. On s'est posé à Antsirabé et là on a fait des rencontres incroyables !

Les Malgaches sont vraiment tombés dans la potion « musique ». Ils prennent un bout de mélodie et illico ils l'harmonisent à 4 ou 5 voix. Bref, j'ai vu naître mes chansons en direct comme je n'osais même pas les rêver.

J'ai travaillé avec Mami Bastah et ses musiciens qui venaient de remporter le prix « Musique Océan Indien » et j'ai retrouvé mon ami Rajery, un exceptionnel joueur de valiha (cithare tubulaire sur bambou).

Je l'avais accueilli à Lyon lors de sa toute première venue en France. Depuis, il a





tourné dans le monde entier. Quand je lui ai demandé, s'il y avait des pays où il n'avait jamais joué, il a réfléchi un grand moment, puis il m'a répondu « Oui, l'Australie ... »

R.O : Et cet indispensable

album, on fait comment pour l'avoir ?

H.L : Le nouvel album s'appelle "Pas pour une heure". Pour l'obtenir, il faut rejoindre l'OMC (Opération Mille Copains). On télécharge le Bulletin de Copain sur hervela-palud.com. Et quelques semaines plus tard, ô joie, on reçoit dans sa boîte aux lettres la tendre galette.

R.O : Qu'est-ce que tu penses de cette nouvelle page ?

H.L : En 2009, j'étais déjà parti un mois au Québec et j'avais touché du doigt les chansons qui « passaient la rampe » et celles qui étaient plus franco-françaises.

A Madagascar, c'était encore plus troublant, parce que je ne pouvais pas appuyer sur les bêtises que je raconte entre deux chansons. Je jouais devant un public qui majoritairement ne comprenaient pas mes paroles.



Et pourtant, une fois passée l'appréhension, j'arrivais à les emmener par ma musique, notamment avec mes sanzas, instruments que l'on trouve dans tout le sud de l'Afrique mais que les malgaches que j'ai croisés ne connaissaient pas. Certains ont même fait des croquis pour en fabriquer.

R.O : Tu fais toujours de la musique du monde ? Tu t'es promené où ces dernières années et ça t'a apporté quoi ?

H.L : Je fais de la Chanson du Monde. J'essaie du moins. J'essaie d'écrire et de composer en invitant dans mon atelier tous les visages, toutes les sensibilités que j'ai croisés.

Je continue à chanter souvent dans les hôpitaux pour enfants. Là, je croise aussi des personnes qui ne parlent pas français. Et j'essaie de communiquer par la musique, notamment avec ma kora, une harpe-luth de l'Afrique de l'Ouest, dont j'apprends à jouer peu à peu.

R.O : Tu peux nous dire deux mots du travail que tu as fait avec ces jeunes de ta région

H.L : Pendant une année, j'ai accompagné une vingtaine d'adolescents atteints de cancer dans un projet de création de chansons au sein de l'atelier Music' Toi. Je travaille en tandem avec le rappeur AS'N. Nous amenons là aussi un studio d'enregistrement mobile et nous composons en direct avec les jeunes qui le souhaitent dans leur chambre d'hôpital. On a simplement entrouvert la porte à une parole, à leur témoignage douloureux, parfois plein d'humour, toujours bouleversant et vivant. Le résultat est un premier album magnifique. Et on entame à la rentrée la « saison 2 ».

R.O : Et ta guitare, des nouvelles ?

H.L : Elle attend ses révisions des 10 000 !

Je fais de la chanson du monde... en invitant dans mon atelier tous les visages, toutes les sensibilités que j'ai croisés...

◀ « Les beaux débats » : Ça y est, ils arrivent !

Misanthropie à part, le sage avait raison : il y a les chieurs, les empoisonneurs et les emmerdeurs dont le lignage se subdivise pour accoucher du pire : l'emmerdeur public.

Par définition, l'emmerdeur public est celui qui, par ses actions, paroles, faits et gestes, emmerde plus de deux personnes, tout en ayant la capacité de faire beaucoup mieux.

Ainsi, les utilisateurs de ces téléphones nommés mobiles qui viennent jusque dans nos salles égorger nos vies de cocagne.

Jusqu'à présent, on amenait son portable au spectacle pour le plaisir de le fermer et celui, sitôt la séance terminée, d'appeler une personne en apnée et impatiente de savoir où vous pouvez bien être et : « Ça y est ça vient se terminer, je suis dans le hall, ouais, c'était super bien. »

Mais les chercheurs, ne pouvant s'arrêter de chercher, ont réussi, à force de travail, à installer sur ces portables l'heure, un baromètre, un couteau suisse, un GPS. Et un appareil photo, le bât qui va blesser. En effet, tant que, pour photographier des artistes, les flashes étaient nécessaires et souvent interdits, on pouvait encore, en toute quiétude, assister à ces spectacles pour lesquels on était venus et pour lesquels on avait payé. C'est fini.

Désormais, on a droit à des écrans lumineux qui viennent parasiter notre champs visuel, qui se promènent entre et au-dessus des têtes, qui dansent pour trouver le bon angle. Qui s'allument, qui s'éteignent. Qui prennent une photo qu'il faut – bien sûr – vérifier aussitôt pour voir si elle est bonne. Le spectacle, on le verra à la maison quand les photos seront sur l'ordinateur.

Exemples vécus non sans une douleur que je veux bien partager, car je suis généreux.

Je suis au théâtre, au balcon. Près de moi, un homme sans portable, mais un reflex à la main L'avantage du reflex sur le portable est qu'il fait autant de lumière, mais un peu plus de bruit.

Jeu de plage sonore d'été

« Quel point commun entre Bernard Lavilliers et Jack Lantier ? »

Adressez vos réponses à reimsoreille@free.fr
Le vainqueur gagne le bouquin de JF Capitaine
« Le Fameux Dictionnaire des Chansons d'hier et d'autrefois »
à retirer au prochain concert Reims Oreille

Et mon emmerdeur de bonne catégorie de commencer à jouer de l'obturateur : sûrement un parent sur la scène.

La jeune fille de service vient alors lui préciser qu'il est interdit de prendre des photos. Le monsieur montre qu'il s'en fout. La jeune file reviendra deux fois pour rien. J'adore ce côté rebelle des bourgeois aux reflex conditionnés qui, au nom de leur liberté individuelle, n'ont pas peur d'affronter l'autorité d'une étudiante placeuse.

Autre spectacle. De chansons.

A mes côtés, un jeune homme qui, sans préalable, y va - et sans vergogne - de son feu follet, de ses visées, de ses changements d'angles, de son zoom. L'échange fut bref : suite à mon interpellation, j'ai senti de suite, dans le regard de mon interlocuteur, une grande pitié profondément triste, comme une commisération qui, prise en compte, allait quand même m'aider pour le reste de la soirée, quitte à passer pour un demeuré.

Depuis une question me taraude : Devrais-je passer le reste de ma vie à faire pitié pour être tranquille ou dois-je monter une milice d'auto-défense du poor lonesome spectateur ?

■ A. Xantégu



CHANSON-FLASH

**Un soutien-gorge
séchant
sur un fil**

**Et un moineau
disait
à sa femelle**

**Cet été
où
nichons-nous ?**

François Corbier



ET UNE FISTULE POUR LE 14

Nous sommes à Versailles (78). Le roi, tout quatorzième qu'il est, se sent pa-
traque. Un médecin est mandé, qui, après avoir ausculté la lune du roi soleil, livre
sans égard son diagnostic : la fistule royale est si anale qu'elle restera dans les re-
gistres.

*Pour info : une fistule anale fait communiquer l'intérieur du canal anal avec la
peau de la marge anale par une sorte de tunnel qui chemine à travers les muscles
de l'anus (les sphincters) pour s'ouvrir à la peau par un orifice appelé orifice externe
(ou orifice secondaire). Le patient se plaint alors d'écoulements purulents que l'on
voit sortir du conduit lors de la pression.*

« *Fistule !* fit-il (le roi), *mais alors, c'est grave ,docteur ?* »

« *Ah, ça c'est sûr, Sire, aussi sûr que ces serpents qui sifflent sur ta tête, mon
Loulou* » (car on peut être médecin du roi, familier et aimer les allitérations à la mo-
de et à six sous).

Le roi sent mauvais, la France est en haleine, les dames de Saint Cyr en émoi.
La duchesse de Brinon, supérieure dans l'établissement et qui connaît les psaumes
sur le bout de ses hosties, décide de se faire un petit motet qui devrait aider à la
guérison de son roi.

Les poétiques paroles viennent toutes seules :

***Dieu sauve le roi / Longs jours à notre roi ! / Vive le roi / A lui la vic-
toire / Bonheur et gloire / Qu'il ait un règne heureux / Et l'appui des
cieux !***

et alea jacta est...

Jean-Baptiste Lully, appelé, en fait la musique. Et ça marche ! Le roi, pour le
malheur de tous, se refait une santé popularisant ainsi l'hymne salvateur.

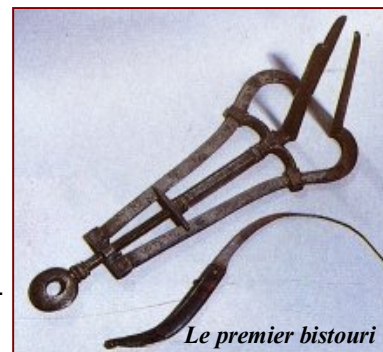
Passé le temps et passent les années, pour le plaisir, le cantique est rejoué un
jour devant Haendel, alors compositeur officiel du roi d'Angleterre. Discrètement,
notre Haendel note paroles et musique, pour, de retour dans son fog, offrir à Geor-
ges the first un morceau qui allait connaître un bel avenir, avec des paroles du cru,
pas plus originales que l'original :

***God save our gracious King / Long life our noble King / God save the
King ! / Send him victorious / Happy and glorious /
Long to reign over us / God save the King !***

and it's all right...

Et c'est ainsi que le cantique de la fistule (voir défini-
tion plus haut) devint hymne national britannique.

Il paraît qu'ils en ont fait une version féminine qui mar-
che bien aussi...



Le premier bistouri